

l'ancien régime, ne pouvait se détruire que par la force, jusque-là inconnue, qui se révéla en 1789 ; qu'en un mot la Révolution était une nécessité pour la commune ainsi que pour l'Etat : Est-ce que Louis XVI, avec tout le prestige d'une puissance royale sans limites, n'avait pas été obligé de sacrifier, à son grand regret, Turgot et ses projets réformateurs ? Est-ce que Necker, moins radical, plus circonspect, n'était pas tombé deux fois ? Est-ce que, sur notre théâtre plus restreint, des magistrats consulaires, tout éclairés et bien intentionnés qu'ils étaient, avaient pu renverser des usages surannés et ridicules, tels que le ban d'août, en vertu duquel il était interdit de vendre du vin à Lyon dans ce mois, sans la permission de l'archevêque, et le droit de coponage, [qui autorisait le Chapitre à lever une coupe de blé sur chaque sac qui était apporté au marché ? Est-ce qu'en 1789, au plus fort de la disette, le Consulat qui avait fait acheter des grains pour la ville, en Bourgogne, n'avait pas été empêché de les importer, par un arrêt du parlement de Dijon ? Est-ce que nos industries parquées et divisées par des règlements absurdes n'étaient pas toutes en interminables procès les unes contre les autres, avec des émeutes périodiques pour incidents ? N'y avait-il pas, par exemple, l'inconcevable règlement de 1744, qui défendait à l'ouvrier en soie de travailler pour son compte ? Les octrois exagérés sur les consommations, ne s'étaient-ils pas étendus jusqu'aux matières premières de nos manufactures, telles que la soie, et jusqu'aux marchandises destinées à l'exportation ? N'est-il pas vrai que tout le monde gémissait de ces abus qui compliquaient nos crises industrielles et alimentaires et que pourtant personne n'avait la force d'y porter remède ?

C'est ce qui avait valu à l'aurore de la Révolution parmi nous, une adhésion à peu près unanime. M. Péricaud l'avoue et le conteste tout à la fois. Il suppose que j'ai divisé notre population en quatre catégories :

« La noblesse et le clergé, sans cesse en conspiration contre la Révolution.

« La bourgeoisie et le commerce, usurpant, les armes à la main, la terre où croissait l'arbre de la Révolution et interdisant au peuple d'en goûter les fruits.

« Le peuple, masse d'artisans et d'ouvriers, suivant avec calme son instinct, se faisant obéir de l'Assemblée constituante, marchant à un but providentiel, et n'ayant que Dieu pour chef.

« La populace, ramas de gens de toutes conditions, soulevés par l'aristocratie pour étouffer la Révolution dans ses émeutes.

« Quant à la garnison suisse et française, elle n'avait point encore les lumières de l'esprit démocratique: elle obéissait à sa discipline. »

Telle est, dit M. Péricaud, la prévention avec laquelle M. Morin continue son histoire.